

ÉLODIE KOHLER

LES SILENCES DU
LAC

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539580

Dépôt légal : septembre 2026

Prologue

Il y a des histoires qui ne commencent pas vraiment. Elles s'installent. Lentement. Sans bruit. Comme une présence que l'on ne remarque pas immédiatement, mais qui, peu à peu, modifie la manière dont on regarde, dont on ressent, dont on existe. Au début, rien ne semble différent. Les jours se succèdent avec la même régularité rassurante, les gestes restent les mêmes, les repères tiennent encore. Tout paraît intact, stable, presque immuable. Et pourtant, quelque chose glisse. À peine perceptible. Un détail. Un regard qui dure un peu plus longtemps que nécessaire. Un silence qui ne se remplit pas. Une sensation étrange, difficile à nommer, mais suffisamment présente pour ne plus être ignorée complètement. On pourrait s'arrêter là. Revenir en arrière. Décider que cela n'a pas d'importance. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Parce que ce qui s'installe ne disparaît pas. Cela évolue. Cela s'étire. Cela prend de la place. Et un jour, sans qu'il y ait eu de rupture claire, sans qu'un choix ait été formulé, on se retrouve ailleurs. Légèrement déplacé. Hors du cadre que l'on croyait solide. Ce n'est pas une chute brutale. C'est un glissement. Un déplacement progressif vers quelque chose de plus dense, de plus troublant, de plus difficile à contenir. Et le plus déroutant, ce n'est pas de comprendre que l'on s'éloigne. C'est de ne plus avoir envie de revenir. Le lac était là. Silencieux. Immense. Indifférent en apparence, mais étrangement présent, comme un point fixe dans un monde qui, lui, commençait déjà à bouger. Je ne savais pas encore. Pas vraiment. Mais quelque chose avait commencé. Et rien, désormais, ne pouvait l'empêcher d'aller jusqu'au bout.

Chapitre 1

Le réveil de Chloé avait cette particularité exaspérante de ne jamais sonner comme un réveil. Il chantait. Pas une sonnerie neutre, impersonnelle, conçue pour préserver la dignité des gens à six heures du matin. Non. Il chantait une chanson italienne incroyablement joyeuse, avec des cuivres, des chœurs et une forme d'enthousiasme qui relevait de l'insulte pure quand on dormait à moitié. La joue collée à l'oreiller, dans un appartement lausannois glacé un mardi de novembre, j'ouvris un œil, puis l'autre. Et, durant quelques secondes, je restai immobile sous la couette, à fixer le plafond pâle de ma chambre, là où une petite fissure courait au-dessus de la tringle à rideaux. Le chauffage cliqueta dans un coin, comme s'il hésitait à faire son travail, et au-dehors la lumière du matin filtrait à travers les voilages dans une nuance gris bleuté typiquement suisse, cette teinte qui donnait à tout air de carte postale sous tranquillisants. La chanson continua.

— Chloé, lançai-je d'une voix rauque, si tu ne l'éteins pas, je te jure que je viens mourir dans ton lit pour te hanter jusqu'à la fin de tes jours.

Un bruit sourd me répondit depuis le couloir, suivi d'un juron étouffé. Puis le silence retomba enfin sur l'appartement. Je refermai les yeux avec gratitude, comme si ces quelques secondes de silence pouvaient encore me protéger du monde qui m'attendait. Trois secondes plus tard, quelqu'un frappa à ma porte.

— Lu ? T'es réveillée ? demanda Chloé avec cette énergie suspecte des gens qui, une fois debout, oublient qu'ils ont eux aussi appartenu au règne des mammifères épuisés.

— Malheureusement.

— Je fais couler le café.

À ces mots, je me redressai presque aussitôt. Il existait, dans mon univers personnel, très peu de choses capables de rivaliser avec le pouvoir mobilisateur d'un café frais à six heures vingt du matin. C'était à la fois mon carburant, mon

rituel, ma religion privée et, d'une manière que mes collègues jugeraient probablement inquiétante, une forme sophistiquée de consolation. Je passai une main dans mes cheveux, qui avaient dû passer la nuit à tenter une expérience de physique quantique, puis je sortis du lit en frissonnant. Le parquet était glacé sous mes pieds nus. Mon appartement n'était pas grand, mais je l'aimais d'un amour sincère et quotidien, le genre d'affection qu'on éprouve pour les choses imparfaites qui nous connaissent bien.

Nous vivions au troisième étage d'un immeuble ancien, pas très loin de la gare, dans un quartier où se côtoyaient étudiants en médecine, jeunes actifs pressés, retraités silencieux et familles convaincues que le dimanche matin à huit heures était le moment idéal pour faire aspirateur et lessive en même temps. L'appartement avait du charme, ce qui voulait dire, en langage immobilier lausannois, que la salle de bain était minuscule, que les fenêtres fermaient mal quand le vent venait du lac et que la cuisine inclinait légèrement vers la gauche, ce qui donnait l'impression que les pâtes cuisaient en pente.

Mais il y avait de hauts plafonds, un balcon étroit où nous entassions des plantes aromatiques condamnées à survivre, et une lumière magnifique certains soirs, quand le ciel au-dessus du Léman se décidait à faire preuve de générosité.

Quand j'entrai dans la cuisine, Chloé était déjà là, adossée au plan de travail, un mug entre les mains, les cheveux attachés en un chignon désinvolte qui n'aurait jamais pu paraître aussi réussi sur quelqu'un d'autre que sur elle.

— Tu as une tête de femme qui a perdu foi en l'humanité, observa-t-elle.

— J'ai surtout une tête de femme réveillée par une fanfare italienne.

— Cette chanson met de bonne humeur.

— Elle me donne envie d'attaquer mes semblables.

Chloé sourit. Elle avait ce sourire-là depuis qu'on avait huit ans : un sourire qui mélangeait l'amusement, la tendresse et une légère supériorité morale. Nous avions grandi dans le même village, partagé des goûters, des devoirs de maths, des

dramas adolescents et, plus tard, l'étrange vertige du passage à l'âge adulte. Après nos études, nous nous étions retrouvées à Lausanne presque naturellement, comme si l'amitié était une route qu'on n'avait jamais vraiment cessé d'emprunter.

Elle travaillait dans la communication pour une petite agence événementielle, ce qui lui permettait d'avoir des horaires parfois absurdes, souvent souples, et une garde-robe bien plus intéressante que la mienne. Moi, j'étais ingénieure en agroalimentaire dans une grande usine de fabrication de café portionné appartenant à une multinationale suisse, ce qui faisait briller les yeux de certaines personnes en société et bâiller poliment la plupart des autres.

Personnellement, je trouvais ça passionnant.

— Tu pars tôt aujourd'hui ? demanda Chloé.

Je hochai la tête en prenant la tasse qu'elle me tendait. L'odeur chaude, torréfiée, presque chocolatée me parvint immédiatement, et mes épaules se relâchèrent d'un cran.

— Audit interne à huit heures. Et j'ai une réunion qualité avec la production à dix. Ensuite point projet sur la nouvelle ligne en début d'après-midi, puis...

— Tu es en train de réciter ton agenda comme un détenu compte les jours avant sa libération.

— C'est faux.

— Lucie.

— Bon, peut-être un peu.

Je soufflai sur mon café avant d'en boire une gorgée. Il était fort, brûlant, parfait. Dehors, un bus passa dans un souffle humide. La ville était encore à moitié endormie. Depuis la fenêtre de la cuisine, on apercevait une enfilade de toits, de cheminées, un pan de ciel blanc et, tout au fond, si l'on se penchait assez, une ligne d'eau grise où le lac se confondait presque avec l'air. La Suisse, en novembre, avait cette élégance froide des gens qui n'ont jamais besoin de hausser la voix pour impressionner.

— Tu rentres tard ce soir ? demanda Chloé.

— Probablement. On a eu un souci sur un lot la semaine dernière, il faut qu'on boucle l'analyse de causes avant la fin de semaine.

— Tu aimes ça, dit-elle en me regardant.

Ce n'était pas une question. Je levai les yeux vers elle.

— Oui.

Elle sourit, plus doucement cette fois.

— Je sais.

Je savais que, dans sa bouche, cette phrase ne contenait ni reproche ni ironie. Juste un constat. J'aimais mon travail. Je l'aimais réellement, profondément, avec cette ferveur presque naïve qu'on garde rarement intacte après plusieurs années dans une grande entreprise. Je n'ignorais rien de ses angles morts : les responsabilités écrasantes, les urgences factices qui se transformaient parfois en vraies catastrophes, les tableaux Excel trop nombreux, les injonctions contradictoires, la pression permanente de faire mieux, plus vite, plus proprement, plus intelligemment que la veille. Mais malgré tout cela – ou peut-être à cause de cela –, je m'y sentais à ma place. Quand j'étais étudiante, je rêvais déjà des usines. Pas dans le sens poétique du terme, bien sûr. Je ne rêvais pas de fumées et de machines dans la nuit comme d'autres rêvent de voiliers ou de capitales étrangères. Je rêvais de procédés, de lignes de production, d'optimisation, de sécurité alimentaire, de produits qu'on fabrique à grande échelle sans jamais oublier qu'au bout de la chaîne il y a des gens, des vrais, qui consomment, qui choisissent, qui font confiance. J'aimais comprendre comment les choses tenaient ensemble. J'aimais les systèmes, les causes, les conséquences. J'aimais réparer. Anticiper. Structurer. Contrôler, aurait dit ma mère. Je préférerais organiser.

— Tu as vu ta mère ce week-end ? demanda Chloé en ouvrant le frigo.

— Mmh.

— Et ?

— Et elle estime que je travaille trop, que je n'ai pas de vie sentimentale, que mon teint est « celui d'un yaourt nature en fin de date », et que je devrais envisager d'acheter au lieu de « jeter de l'argent par les fenêtres » dans un loyer.

— Elle reste constante.

— C'est une grande qualité chez une femme.

Chloé éclata de rire. Je souris malgré moi. Ma mère m'aimait d'un amour dense, préoccupé et très organisé, un amour qui s'exprimait surtout sous forme de recommandations, de listes et de phrases commençant par « tu devrais ». Selon elle, trente ans approchaient avec une rapidité que seuls un mariage raisonnable, un achat immobilier et, idéalement, un enfant conçu dans des conditions fiscales correctes pouvaient compenser. J'en avais vingt-huit. À ses yeux, c'était déjà l'âge où l'on devait cesser d'être prometteuse pour devenir tangible.

Je terminai mon café en silence. Je sentais déjà la journée s'installer dans mon corps : la vigilance qui remonte, l'esprit qui s'ordonne, la petite tension familière qui se glisse entre les côtes avant même d'avoir passé la porte. Ce n'était pas de l'angoisse. Pas vraiment. Plutôt une mise en route. Comme un moteur qui chauffe.

— Tu penses encore au souper de Noël ? demanda Chloé en sortant du placard une biscotte qu'elle ne mangerait probablement qu'à moitié.

Je levai un sourcil.

— On est en novembre.

— Justement. Audrey t'en parle depuis trois semaines, non ?

Je laissai échapper un petit rire.

— Audrey en parle depuis le lendemain du souper de l'année dernière.

Rien qu'à prononcer son nom, je l'imaginai. Audrey et son énergie solaire. Audrey et ses robes trop jolies pour une cafétéria d'usine. Audrey et sa manière de raconter les banalités de la vie comme si elle avait personnellement négocié la paix mondiale avant le déjeuner. Nous nous étions rencontrées cinq ans plus tôt, lors de ma prise de poste. Elle travaillait au Planning, ce qui signifiait qu'elle passait ses journées à jongler avec des chiffres, des stocks, des prévisions, des délais et des gens persuadés que leur urgence personnelle devait reconfigurer l'intégralité du calendrier industriel. Moi, j'étais arrivée avec mes T-shirts sobres, mes cahiers neufs, mes bonnes résolutions et cette envie presque touchante de bien faire.

Elle m'avait invitée à déjeuner dès la première semaine, et depuis nous mangions ensemble tous les midis, sauf catastrophe majeure, déplacement imprévu ou grippe carabinée. Dans une grande entreprise, les amitiés ne naissent pas toujours proprement. Elles se tissent entre deux réunions, au détour d'un couloir, autour d'un café avalé trop vite ou d'un fou rire étouffé en salle de pause. Puis, un jour, on réalise que la personne en face connaît le nom de votre premier amoureux, votre point de rupture nerveuse sur Excel, la liste exacte des aliments que vous prétendez ne pas aimer, mais que vous mangez quand même, et la raison secrète pour laquelle vous détestez les dimanches soir. Avec Audrey, cela avait été immédiat. Inexplicable. Facile.

— Tu vas finir par y aller déguisée en Gatsby, reprit Chloé.

— Ce n'est pas « déguisée ». C'est « thématisée ».

— C'est exactement le genre de phrase qui fait fuir les hommes.

— Heureusement que je n'organise pas mon vocabulaire en fonction d'eux.

— Voilà pourquoi je t'aime.

Elle déposa un baiser rapide sur mon front avant d'aller se brosser les dents. Je restai seule dans la cuisine quelques instants, ma tasse vide entre les mains, à regarder dehors. Il avait plu dans la nuit. Les toits luisaient encore. Un cycliste passa en contrebas, penché sur son guidon avec la détermination mélancolique des gens qui se déplacent à vélo par conviction plus que par plaisir. Plus loin, le ciel s'ouvrait légèrement du côté du lac, comme si la journée hésitait encore entre la bruine et le miracle. Je pensai à l'usine. À cette odeur mêlée de café, de métal chaud, de carton et de détergent propre qui vous accueillait dès l'entrée dans certaines zones. Aux badges, aux chaussures de sécurité, aux charlottes, aux blouses, au bruit des lignes, aux écrans de supervision, aux réunions debout trop longues et aux échanges rapides sur fond de machines lancées à plein régime. Aux gestes précis. Aux procédures. Aux imprévus. À l'équipe. J'aimais profondément les gens avec qui je travaillais, même si, avec le recul, je n'aurais sans doute pas su dire à quel point certains d'entre

eux allaient finir par compter davantage que je ne l'aurais imaginé. Je n'aimais pas tout le monde, bien sûr. J'étais une femme adulte, pas une héroïne de conte moral. Certaines personnes avaient fait de la passivité agressive un art de vivre, d'autres de l'autosatisfaction une spécialité, et quelques rares spécimens parvenaient à combiner les deux avec une grâce presque scientifique. Mais dans l'ensemble, j'avais eu de la chance. Je m'étais bien intégrée. Je connaissais les codes. Je savais à qui demander de l'aide, qui éviter avant neuf heures, qui avait besoin qu'on formule les choses avec tact, qui préférait la brutalité des faits, qui se vexe, qui temporise, qui contourne, qui décide. J'avais appris le métier, le vrai, celui qu'aucune école n'enseigne tout à fait.

Le téléphone de Chloé vibra sur la table. Elle revint de la salle de bain, mascara à moitié posé, et jeta un œil à l'écran.

— Mon patron. Ça commence bien.

— Il est à peine six heures quarante.

— Les gens créatifs aiment souffrir tôt.

Elle décrocha en levant les yeux au ciel et sortit dans le couloir pour parler. J'en profitai pour aller me préparer. Ma chambre donnait sur une cour intérieure où des vélos humides s'alignaient contre un mur. J'ouvris mon armoire et attrapai machinalement ce que je portais presque tous les jours : un pantalon sombre, un T-shirt clair, un pull fin, puis mes cheveux attachés proprement. J'aimais les vêtements simples, ceux qui n'exigeaient pas qu'on pense à eux une fois habillée. À l'usine, la moitié du temps, ils finissaient cachés sous une blouse ou une veste de sécurité de toute façon. Devant le miroir de la salle de bain, je me regardai rapidement. Visage ovale. Yeux noisette. Quelques ombres sous les yeux. Rien d'alarmant. Rien de remarquable non plus. J'avais longtemps pensé qu'on finissait par devenir le visage qu'on fabriquait par habitude, et le mien racontait assez fidèlement ma vie : sérieuse, appliquée, un peu trop tendue parfois, mais solide. Une tête de fille à qui on confie volontiers un problème. Une tête de fille qui arrive à l'heure.